1

À la sortie des cours il y avait du monde sur le trottoir, un ciel d'oiseaux migrateurs comme on n'en avait pas vu depuis longtemps. Je suis resté assis sur le muret parce que je n'avais pas envie de partir tout de suite, je n'avais pas envie de rentrer, j'avais envie que ça dure encore un peu. Je les voyais tous là autour de moi qui parlaient, et du coin de l'œil je voyais Lou, de dos, les cheveux de Lou, et je n'osais pas la regarder franchement. Je n'avais pas envie de parler, je voulais seulement être là, comme les gens dans les films qui restent au port quand le paquebot s'en va, comme les gens sur le quai de la gare quand le train s'éloigne et quelque chose se déchire dans le cœur, c'était le dernier jour de cours et je voulais que ça se termine et je voulais que ça dure encore. Je ne savais pas trop quoi faire de mes mains ni où poser mes yeux, j'avais une chanson dans la tête et des fourmis dans les doigts, j'aurais pu me mettre à fumer à ce moment-là même si je n'avais pas du tout l'âge et que l'odeur m'écœurait, tripoter un Rubik's Cube ou un harmonica, n'importe quoi, et

l'harmonica jouait dans ma tête quand Simon est venu s'asseoir à côté de moi, il a dit ça va d'un ton qui ne faisait pas une question, j'ai dit ça va d'un ton qui ne faisait pas une réponse et un peu de temps a passé. Les gens autour sont partis groupe à groupe, petit à petit, même Lou, et le bruit qu'ils faisaient s'est dispersé, on a entendu le silence, qui était composé principalement de feuilles d'arbres, de gaz d'échappement, de semelles de caoutchouc, de chewing-gum, et d'un autre ingrédient que je ne parvenais pas à identifier. Après, Simon a dit on y va et on s'est levés. Le sac ne pesait pas lourd et pourtant c'était comme si j'avais le monde sur les épaules. Simon marchait devant, un peu vite. C'était mon meilleur ami. Ou bien ç'avait été, je ne savais plus trop si c'était encore d'actualité ou pas. On marchait sans parler, le chemin de d'habitude. Avant on faisait toujours la route ensemble et on parlait, on se connaissait par cœur comme des poèmes d'Apollinaire, ou peut-être pas. Est-ce qu'on connaît jamais les gens de toute façon. Au coin de la boulangerie, c'était l'endroit où nos routes se séparaient, Simon continuait tout droit, et moi je tournais le coin à droite, normalement. Mais je ne sais pas pourquoi, ce jour-là je n'avais pas envie de rentrer, j'ai pris pour traverser la rue, Simon m'a fait remarquer que ce n'était pas ma route et j'ai dit c'est vrai mais il n'a pas demandé pourquoi et il ne s'est pas plus inquiété et on s'est séparés comme ça et je ne l'ai plus vu. Ce n'est pas que j'avais l'impression de faire un truc interdit mais ça me chauffait les tempes

quand même pendant que je marchais, une espèce de fièvre, à mesure que je m'éloignais. S'il m'arrivait quelque chose, je pensais. J'ai marché et marché jusqu'à ce que ça se calme à l'intérieur de moi et que j'entende de nouveau l'harmonica, et j'étais rendu à hauteur de l'ancienne gare. Le hall était fermé, et les grilles sur le côté, mais il y avait une petite porte par laquelle on pouvait passer pour traverser les voies et atteindre l'autre côté de la ville. C'est bizarre, une gare déserte, on se demande ce qu'elle fait encore là, qui elle attend, pourquoi elle n'est pas partie avec le dernier train. Entre les deux quais, il y avait un abri. J'y suis allé et je me suis assis. Ou bien peut-être que le dernier train n'est pas passé, qu'il va arriver d'un instant à l'autre, d'un jour à l'autre. Là, le silence était encore plus grand, à peine dérangé par les inscriptions écrites au feutre marqueur sur le banc et sur la poubelle, qui disaient APPELLE-MOI et d'autres choses que je n'ai pas envie de répéter ici mais que tu peux très bien imaginer, et j'étais bien à l'aise dans l'abri, dans le silence de l'abri, au milieu de tous les passagers fantômes qui ne me prêtaient aucune attention. J'ai regardé la gare, ses fenêtres fermées, ses volets clos, son tableau vide, puis j'ai baissé les yeux vers les rails, qui luisaient dans le soleil de la fin d'après-midi. Les deux rails parallèles qui ne se rejoignent jamais. Ou bien si ? J'avais entendu Lou raconter qu'elle partait, pendant les vacances, et je n'avais pas compris si c'était pour dire qu'elle reviendrait ou qu'elle partait pour toujours. Maintenant je n'avais plus moyen de le savoir avec

certitude, je n'avais même pas osé lui demander son téléphone, ni lui dire quoi que ce soit, au revoir m'aurait brûlé la gorge, adieu m'aurait brûlé bien pire, je regardais les rails qui filaient vers le lointain sans se rejoindre une seule fois, sans se parler, sans se toucher, et pourtant là-bas tout au bout on pouvait avoir l'illusion que, l'impression que, l'espoir que, j'ai pensé à toute la force qu'il m'aurait fallu dans les bras pour parvenir à tordre les rails l'un vers l'autre, à toute la quantité de phrases et de mots que j'aurais dû entasser pour convaincre les rails de se rapprocher l'un de l'autre, comme des aimants contrariés, et rien que d'y penser me paraissait au-delà de ce que j'aurais jamais pu. Rien n'est passé dans la gare sauf le temps et je suis resté là sans réponse à me demander si je devais être celui qui partait à l'aventure le long des rails ou celui qui attendait la venue d'un train qui n'arriverait pas dans la gare désaffectée.

2

Un oiseau est passé, il suivait les rails. Comme un train, je veux dire. Il volait à un mètre du sol et avançait en ligne droite juste au-dessus de la voie ferrée. Ça m'a fait sourire, je me suis demandé s'il jouait au train. Et surtout s'il savait où il allait. L'oiseau a poussé un cri joyeux, jeune et vif, et il a disparu. C'était un tout petit oiseau, brun, sans rien de spécial. À cette seconde, j'ai regretté de ne pas avoir appris plus de choses sur les oiseaux, il y a tellement de choses tout autour de moi dont j'ignore l'appellation exacte.

Et j'ai repensé à mon père qui savait jusqu'au nom latin des arbres. Je ne voulais pas penser à lui mais je ne sais pas comment on fait pour contrôler son cerveau. On peut fermer les yeux pour ne pas voir, se boucher les oreilles pour ne pas entendre, mais penser ? On fait comment pour ne pas penser ?

Un soir, mon père n'était pas rentré du travail. C'est presque banal comme histoire. Ma mère avait attendu qu'il soit 20 heures avant de l'appeler, elle était tombée sur sa boîte vocale. Comme il n'était pas du genre à inviter